

Pierre Lombard était conscient qu'il lui faudrait soigner la première phrase de son livre. Depuis la terrasse du Saltimbanco, il regarde sur l'horizon la fumée de son cigare qui dessine des hiéroglyphes à contre-ciel. Il la tourne, la retourne, cette phrase.

La mer, sans cesse recommencée, son ressac, un passé à l'endroit, un avenir à l'envers.

Comment était celle qui ouvrait l'*Ulysse* de Joyce ?

*«Majestueux et dodu, Buck Mulligan parut en haut des marches, porteur d'un bol mousseux sur lequel reposait en croix rasoir et glace à main.»*

Et cette autre, dans *Cent ans de Solitude* de Garcia Marquez :

*«Bien des années plus tard, face au peloton d'exécution, le colonel Aureliano Buendia devait se rappeler ce lointain après-midi au cours duquel son père l'emmena voir la glace.»*

Exercice de mémoire. Pierre Lombard n'est pas sûr que ces citations soient exactes. Il avait découvert, émerveillé, ces deux romans et sa vie en avait été changée. Il se souvient des bords du Lez, sa rivière, où il avait fait connaissance avec les méandres de Dublin, en compagnie de Bloom, et de Macondo, la ville mythique et pourtant si réelle de l'écrivain colombien.

Il lui semblait, en ce lumineux matin, que s'il avait pu réciter d'un trait l'entame d'un de ces grands romans, alors, comme par magie, la magie de la littérature, tout pour lui redeviendrait comme avant. Avant qu'il se retrouve ici, dans l'île d'Ortygie, à Syracuse, avec ce petit carnet vert sur ses genoux, à noter des idées fugaces, des bribes de sensations oubliées qui remontaient à sa mémoire.

Il a fait beau jusqu'à la fin septembre. Un été indien qui ne voulait pas perdre ses plumes de geai, sa gorge de pinson, son air de chardonneret. Qui ne voulait pas en terminer avec les robes légères, les bras nus, la buée sur les verres, la douce sudation sur le nez et dans les plis intimes.

Lombard sait bien qu'il n'est pas là pour toujours, toujours n'existe pas dans le monde flottant des illusions perdues. Un soir, un vent noir se lèvera, sec et narquois, il séchera les petites transpirations, fera frissonner les peaux bronzées, les feuilles des arbres. Ensuite, une pluie fine, insistante, détrempera la terre.

Mais rien n'est joué encore. Il est en Sicile, il a loué une chambre d'hôtel qui donne sur le port. À midi, il va se régaler d'une tranche d'espadon grillé et d'un pichet de ce merveilleux vin blanc, qui met lentement le feu à son imaginaire. Jusqu'au moment où il invite à sa table, London, Miller, Powys, Peisson, Marc et Else Bernard, Paulhan, Romain Gary, Jean Carrière, Marcel Jouhandeau, Paul Léautaud, tous ceux dont il aurait aimé être l'ami attentif, sachant qu'il est plus facile d'être l'ami des revenants que de ses contemporains. Lombard a aimé leurs livres, les a lus

et relus, les conservant si longtemps dans les poches de son parka que les couvertures en étaient usées. Lui-même n'était-il pas devenu un spectre, un personnage de fiction, qui n'habitait aucun roman, mais que mille romans habitaient ?

Lorsqu'il avait quitté le Groupe (déserté disaient certains), vraiment, ils avaient bien fait les choses, pris des gants. Le montant du chèque qu'il avait déposé sur son compte lui avait fait oublier pendant quelques mois l'amertume de sa situation. Avec cet argent et tout ce temps disponible, il était parti voyager pour faire le point : Espagne, puis Italie. Ces pays qu'il aimait. En fait, il n'avait réfléchi à rien, n'avait fait aucun projet, et la pochette verte dans laquelle il conservait les brouillons du grand livre qu'à vingt ans il voulait écrire, sa *Recherche* à lui, ses *Cent ans de solitude*, sa *Montagne inachevée*, gisait déjà, immobile, au fond de sa valise.

Il avait laissé son esprit dériver au gré de ses lambeaux de résolutions.

C'était un jeudi qu'il avait refusé de faire un rapport qui allait accabler le petit Wemster. C'était un jeudi qu'il avait définitivement quitté le Groupe. Le jeudi était le jour où sa mère partait faire des ménages chez Madame Lacom-brette, la femme de l'expert-comptable de l'usine de pâte à papier où travaillait son père. Christophe Lacom-brette, son fils, avait été en classe avec lui. C'est ce salaire des

ménages qui avaient pu lui payer les cours du soir, grâce auxquels il avait intégré une école de commerce. Pierre Lombard avait toujours aimé les jeudis.

Devant le port, un phare rouge s'allume, puis le vert le remplace, rouge vert, rouge vert, passer s'arrêter, choisir...

Pourquoi est-il parti. Pourquoi a-t-il mis fin à sa carrière? Pourquoi a-t-il refusé de faire ce rapport? Traquenards, luttes d'influences, délations, il avait toujours tout supporté, tout accepté, pour oublier sa mère aux mains rougies par les lessives, pour s'éloigner de son père au dos courbé sur les machines à graisser, dans les petits matins froids. Quitter son milieu. S'élever, monter, gagner de plus en plus d'argent, profiter de plus en plus du pouvoir.

« Pourquoi » est un mot qu'il avait cessé de prononcer lorsqu'il avait rencontré Étienne Balafon, vingt ans plus tôt. La seule règle qui menait cet homme exceptionnel, en passe de devenir un grand éditeur, était : comment faire, comment être, comment gagner.

Oui, tout avait été possible. Entré comme lecteur stagiaire à « Pyramide Presse », Lombard avait gravi tous les échelons, fait tous les boulots, avait couvert tous les coups, des plus brillants aux plus tordus. Ils avaient vécu dans la passion des auteurs, des livres, des succès et des échecs. Balafon avait été le père, le grand frère, dont il avait toujours rêvé. Pyramide Presse avait aujourd'hui un catalogue prestigieux d'auteurs de tous les pays. Ils étaient devenus des héros de

papier. Certains disaient de papier toilette, sur lequel tout le monde avait pu s'essuyer l'amour-propre mais Lombard avait gagné plus d'argent en quelques années que son père dans toute sa vie.

Puis la puissante compagnie « Audience Groupe » avait racheté Pyramide Presse. Il n'avait plus été question d'aventures, mais de retours sur investissement. Plus d'auteurs fous et géniaux, plus de manuscrits à défendre bec et ongles, plus de tremblements lors des grands prix littéraires, plus de territoires vierges à défricher, plus de collections de poésie, plus de philosophie, de sciences humaines, remplacés peu à peu par des livres pratiques, des manuels scolaires, des fascicules de droit, de gestion, de management. Le département Littérature cherchait maintenant les seuls « gros coups ». Ils le répétaient dans les médias : à moins de dix mille exemplaires, un livre ne les intéressait pas.

Balafon ne disait plus rien. Il gérait, se faisait vieux. Parlait d'écrire ses mémoires, allait souvent déjeuner avec ses auteurs d'autrefois. Revenait avec des manuscrits qu'il ne lisait plus. Restait dans son grand bureau au douzième étage de la tour de verre d'Audience Groupe pendant que les contrôleurs de gestion et les commissaires aux comptes s'affairaient pour casser ou transformer les anciens contrats, et faisaient savoir aux auteurs « maison » qu'ils seraient toujours les bienvenus, mais ailleurs.

C'est l'aube, Lombard regarde la flottille des barques de pêche. Le marché va s'installer, couleurs et calicots. Il

s'allume un petit cigare. Sa page est vierge. Cette nuit encore, il n'a rien écrit. Syracuse où rien ne s'use.

Il est entouré de jeunes gens qui rient et plaisantent. Sa quarantaine soignée ne semble pas les déranger. Il écoute cette langue qu'il parle si mal, mais comprend si bien. Sont-ils vraiment heureux ces jeunes qui pépient ou bien ont-ils déjà posé des masques sur leurs visages sans rides ?

Jamais il ne se serait cru capable d'envoyer bouler tout le Barnum. Rupture de contrat à l'amiable. Un gros chèque pour ses bons et loyaux services. Qu'avait-il fait, sinon servir aveuglément l'ego de Balafon, son ambition démesurée, sa paranoïa.

Mais pendant toutes ces années, tout avait été possible. Transformer des écrivains médiocres en auteurs de best-sellers, faire intervenir des écrivains fantômes pour réécrire des sagas, publier des romans ineptes calibrés pour le cinéma, faire d'anciennes stars des vedettes éditoriales. Trafiquer les droits d'auteur, traiter avec les soldeurs. Tout le monde voulait son nom sur une couverture, n'importe comment, pour raconter n'importe quoi, à n'importe quel prix. Étienne Balafon était passé maître dans les pactes de Faust. Lombard suivait, terrorisé, émerveillé, à la recherche du génie introuvable, du grand écrivain qui, seul dans sa chambre d'hôtel mal chauffée, aurait envoyé son manuscrit par la poste.

Avec le Groupe, il s'était pris pour un champion. Mais il

savait bien, pourtant, que ce n'est qu'à la fin du match que l'on connaît le vainqueur.

Encore un verre à la taverne du Saltimbanco, encore une journée à Syracuse.

Il ne pourra pas rester là pour toujours. Certes, il peut encore attendre. Mais attendre qui, attendre quoi? De devenir un grand écrivain? C'est toute une vie qu'il devrait attendre. Et il n'a que celle-là.